

Carré rouge

Christophe Guilloux

Christophe Guilloux

Suilherf, 56480 Saint-Aignan

Adresse courriel : guilloux.christophe@laposte.net

Carré rouge

« Il y a bien longtemps, je perdis un chien de chasse, un cheval bai et une tourterelle. Je suis toujours sur leurs traces. »

Henry David Thoreau *in Walden ou la vie dans les bois*

Montréal, soir de printemps 2012

Je marche. Au milieu de la rue, dans la foule, les cris et l'ombre, je marche comme tous, étudiants. La nuit est noire, les lumières de la ville sont des lueurs inespérées et les enseignes, des néons, sont plus rassurantes que les lampadaires de la municipalité. Je marche un temps, déconnecté du monde. Je ne ressens rien sous mes pieds. C'est un slogan ou un chant qui me réveille. Mon paysage s'éclaire, à côté de moi, Caroline hurle. J'ignorais qu'elle pouvait hurler comme ça, aussi fort. Dans cette foule incandescente de rouge, dans l'ombre, tous me sourient. Je vois ce sourire sur toutes les lèvres, une sorte de signature, un commun accord, une sorte de salut de connivence : nous sommes là pour la même chose. Et pourtant. Pourtant, c'est dans les regards qu'il y a la différence, où l'on perçoit les catégories de ceux qui momentanément espèrent et ceux qui momentanément craignent. Il y a l'obstination, certains visages sans nom, furtifs, familiers à la seule rétine de mes yeux et il y a la fatigue de ceux qui espèrent sans rien n'attendre. Je prends mon appareil photo. Je ferme un œil de manifestant, un temps, pour garder ouvert un œil d'étranger. J'appuie sur la détente et j'enregistre le visage d'une fille avec son panneau. Dans le viseur, je la vois. Elle tient en vérité un tableau. Je ne comprends pas vraiment cette pancarte, là au milieu de toutes les pancartes amateurs, de toute l'ironie, de ces mots revendicatifs graves ou humoristiques. A la peinture est représenté le portrait en noir et blanc d'une jeune femme. Elle tient devant elle un livre qui cache la moitié de son visage. Je prends un temps pour regarder ce panneau et comprendre ce regard. Il est tout à la fois malicieux et neutre, sûr et inquiet. Il me donne l'impression de manquer d'information, de ne pas tout savoir. Je regarde et je cherche et finalement me vient cette question qui, je le sais, subsistera toujours, persistera quand je regarderai plus tard la photographie : est-ce elle, cette manifestante qui tient ce tableau, qui est

représentée ici et que fait-elle derrière ce livre qui ne peut être que rouge ? De l'objectif à la réalité, je rouvre mes yeux, lâche mon appareil photo et, par respect je crois, regarde cette fille. Elle me sourit.

_ Regarde !

Devant l'université anglophone Mc Gill, Caroline me montre une statue de bronze de la reine Victoria en majesté drapée de rouge et bardée de panneaux manifestants son royal désaccord à la hausse de 75% des frais de scolarité.

Caroline semble heureuse. Je pense que, comme moi et des milliers d'autres, il y a ce sentiment de liberté qui euphorise. Par exemple, marcher au milieu d'une route exclusivement réservée aux voitures, aux bus et aux camions ou taper sur des casseroles à minuit ou même une heure du matin. Nous sommes des centaines, des milliers et une chose est sûre : nous avons raison.

On est plus que cinquante. Cinquante. Comme s'il y avait un seuil d'acceptabilité, comme si la prise de parole publique et spontanée devenait dangereuse par décret, par loi, à partir du moment où le sujet ou l'émotion rassemble plus de quarante-neuf personnes. Tout était pourtant simple. Des étudiants québécois refusant une hausse de leur frais de scolarité. « Juste part ». Il y a ces mots. Des mots dits, des mots écrits, enregistrés puis diffusés. « Il faut que les étudiants paient leur juste part. » Ils sonnent à leurs oreilles, aux oreilles de cette foule, des milliers d'oreilles comme des mots insupportables. Et un jour, des casseroles pour couvrir collectivement ces mots. On est bien plus que cinquante contre une loi dite 78, un premier ministre sourd, 26 autres membres du gouvernement, 64 députés libéraux, contre 1625 dollars canadiens de plus pour nos études, contre une offre indigne.

J'entends chanter loin devant. Caroline veut me prendre en photo dans la manifestation. J'échange mon appareil avec son panneau, un manche à balai sur lequel est fiché un cageot en carton portant l'inscription « Pour une fois que je vote NON ». Elle prend la photo et déjà je songeais à la façon dont pourra être perçue ce cliché plus tard, chez moi. Il y a des histoires de votes différentes dans toutes les démocraties, des oui et des non plus forts que d'autres. Cocher *non* est exceptionnel dans l'esprit d'une jeune souverainiste québécoise. En France, le dernier referendum sortait un *non* à la constitution européenne. Je suis là dans cette foule, solidaire invisible car manifestant parmi les manifestants. Nous marchons et derrière nous l'injustice. Le monde ne se fera pas sans nous. Mon regard prend du lointain et

se perd à l'horizon, le paysage redevient flou et je prends la silhouette de Caroline pour guide à côté de moi.

_ A quoi penses-tu ? me questionne Caroline.

Je lui souris pour mieux lui répondre.

_ Il y a une lettre. Une lettre qui n'existe pas. A un professeur de philo. Je ne l'ai pas écrite. Car j'ai décidé de ne pas l'écrire. Je pense à cette lettre. On m'a dit : « Si tu veux lui écrire c'est maintenant. ». J'ai refusé. Maintenant je me demande, maintenant qu'il y a toutes ces choses que je vis, que je voudrai comprendre, qu'aurai-je pu lui dire ou lui demander ?

_ Que t'a-t-il appris ?

_ J'ai peur d'oublier.

_ Mais qu'as-tu retenu de lui qui fasse que tu crois avoir besoin de lui maintenant ?

_ Il m'a dit un jour sur la terrasse d'un café, qu'il faut faire son miel de tout.

_ De tout ?

_ Oui et que ce n'est pas important de tout comprendre. Qu'on n'est pas obligé de tout comprendre.

_ C'est intéressant.

_ Intéressant ?

_ On passe beaucoup de temps à chercher à comprendre. Apprendre, l'école, l'université, au travail et finalement lorsque j'aime un livre, un film, une pièce de théâtre ou même un cours magistral, je ne suis pas persuadée d'avoir tout compris mais je suis sûre d'y avoir appris quelque chose et sans doute quelque chose d'important pour moi. C'est donc ben' drôle. Tu cherches à comprendre alors qu'il t'a appris que ce n'était pas obligatoire, que ce n'était pas important de tout comprendre.

Je ris.

_ Il m'a aussi appris à aimer penser.

J'ai pris du temps avant de prendre conscience de tout ce qui se passe ici. J'ai pris du temps pour m'apercevoir de tout ça, ce mouvement, cette détresse et cette lutte. Je n'ai pas été des premiers à arborer le carré rouge. Désormais il est là, ornant fièrement ma poitrine. Un carré de velours. Un carré rouge de velours. Dans le noir, les carrés rouges sur les torsos doivent ressembler à une nuée d'insectes volant, une nuée de cibles faciles. Je lui trouve une dimension poétique, signe de lutte, de reconnaissance. J'avoue aussi le trouver beau, tout simplement. Je me suis pris d'affection pour mon carré rouge. Sur son manteau, Caroline y a accroché le sien. Avec une simple épingle, il est là, de façon presque négligée mais bien visible. Il est un symbole arboré par les milliers d'étudiants contre la hausse et désormais par tous ceux qui les soutiennent dans cette lutte. Il y a aussi ceux qui s'opposent à la loi spéciale pour forcer l'arrêt de manifestations et le retour en classe. Je mets ma main dessus. Le bout de mes doigts touche le velours déjà fatigué. Il vieillira, je le sais. Mais déjà je sens qu'il ne sera jamais perdu. Ici, dans cette foule et quelle que soit l'issue de cette nuit, l'issue du mouvement étudiant québécois, quelle que soit l'issue des débats à l'assemblée, les décisions du gouvernement, je sais déjà que mon carré rouge sera important pour moi. Je sais déjà que cette année d'études se fera jusqu'au bout dans la rue. Que c'est ici qu'il y a tant de chose à apprendre, autant qu'à l'université. Ce carré rouge, c'est ce qui fait de moi autre chose qu'un étranger. Ce carré rouge fait de moi un compagnon. Je suis le compagnon de manifestation de Caroline. Quand nous le pouvons, nous nous retrouvons pour aller manifester. Je crois qu'à cette heure de la nuit, nous n'avons jamais veillé aussi tard dans la rue, avec cette foule quotidienne qui se rassemble place Emilie Gamelin, à deux pas de chez Caroline.

Nous formons un cortège solide. Il n'y a pas d'itinéraire prévu. Place Emilie Gamelin. Rue Berri. Boulevard Maisonneuve Est. La Main. Avenue des Pins. Rue University. Se perdre dans Mc Gill. Retourner à l'Est. Au hasard. Nous marchons et donnons de la couleur à toutes rues, du boulevard René Levesque au boulevard Saint-Laurent, en empruntant les plus petites rues, dans l'ombre où il n'y a ni façade, ni porte, ni enseigne, ni lumière. A de nombreux coins de rue, deux ou trois véhicules des services de police de la ville attendent, tentant de prévoir et jalonner ce parcours insensé. Lorsque la foule bifurque par surprise, les gyrophares bleus s'empressent de devancer le trajet incertain, cherchant à rejoindre la tête de file anonyme et imprévisible en terrain connu.

Il y a ce sentiment de transgression. Un sentiment presque performatif d'expression, celui de marcher au milieu de la rue et de le faire comme un convoi exceptionnel. Bien sûr

aucun feu n'est respecté. Dans les manifestations québécoises, on marche vite. L'allure est assez régulière, on ne cherche pas à faire durer la marche mais à dévaler la ville, la parcourir de toute son immensité. Aucun feu n'est respecté. Sauf celui-là.

Au croisement Rue Sherbrooke/Boulevard Saint-Laurent, tous les étudiants s'arrêtent. Pendant un temps, le temps d'un souffle, tous deviennent silencieux. La ville offre à nouveau son environnement sonore à toutes les oreilles qui veulent bien l'écouter un instant. Sur la ligne d'arrêt du feu, avant le croisement des étudiants se massent et s'immobilisent sur Sherbrooke. Sur le Boulevard Saint-Laurent, un chien de chasse, une tourterelle posée sur le dos d'un cheval bai traversent la rue remontant le Boulevard Saint-Laurent. Les animaux vont lentement. Ils ne tiennent pas compte de la manifestation, de la police, ils continuent leur route et disparaissent.

Une lumière rouge. En escalade sur le poteau un jeune homme porte ces mots sur un écriteau : « Je pleurerai avec vous sur les enfants des riches quand vous pleurerez avec moi sur les enfants des pauvres. » La marche reprend. La rue Sherbrooke. Une des plus longues rues de Montréal, je crois. Je l'ai parcouru. En bus, beaucoup, à pied, souvent. Parce que c'est possible, il m'est arrivé de me lever tôt le matin à 3 heures et demi, ou même de ne pas me coucher, de préparer un sac à dos avec seulement quelques biscuits et un peu d'eau, au cas où, pour partir. À 4 heures, dehors, la ville dort encore. Il y a un silence étrange, un silence porté tout au long des rues jusqu'en haut des gratte-ciels jusqu'au sommet du Mont Royal. Attendre là, patient et immobile le lever du soleil, voir une seule heure la nuit et le jour.

_ Je me souviendrai Caroline.

_ De ?

_ De tout cela. De toi. Des manifestations, de tout ça. Je suis encore là mais je sais que je pourrai emporter cela. Partir c'est peut-être changer.

_ Tu penses quoi de l'issue ?

_ Je pense qu'il n'y en a pas. Je pense qu'il y a un sens, un sens seulement. Je repense. C'est drôle, comme votre devise « Je me souviens ». Je vois tout ça et je me souviens de notre devise. Liberté un temps, égalité un souffle, fraternité et c'est tout. C'est tout.

« Votre manifestation est déclarée illégale. »

Tout est plus sombre, la nuit est plus noire encore. La foule se fatigue. Les agents de police aussi. Un rendez-vous quotidien. Des manifestants et des policiers qui se côtoient de plus en plus. Il y a avec, peut-être par, cette fatigue, la tension qui monte, la colère. Nous sommes là, génération qui, dit-on, vivra plus mal que les précédentes, nés dans un monde que nous n'avons pas choisi et, dit-on, nous ne pouvons rien ou peu pour le changer. Nous sommes là. Nous occupons l'espace. Nous ne savons rien de ce qui arrivera mais nous existons et nous avons raison. Nous sommes là et derrière nous l'injustice.

« Votre manifestation est déclarée illégale. »

Derrière nous l'injustice et devant nous le doute. Le doute et la peur. Je vois toutes ses personnes avec leurs yeux, leurs voix, debout. Il faut remettre de la justice. Nous avons le désir d'être juste et surtout... Surtout nous avons raison. J'entends chanter. J'entends crier. « Gratuité scolaire ». J'entends les noms des ministres que l'on appelle à l'éveil. J'entends des casseroles tinter. J'écoute et j'emplis ma mémoire de tout. Je fais un effort de conservation pour enregistrer car j'ai peur, peur d'oublier, d'oublier non pas ce que je vis mais tout ce qui fait que je le vis, les sons, les odeurs, les couleurs, les lumières, les regards et les paroles échangées. Je songe déjà à cette peur, celle d'oublier ce que je suis en train de vivre à l'instant même. J'écoute. Une voiture de police transporte des enceintes de diffusion sur son toit.

« Votre manifestation est déclarée illégale, nous pourrions procéder à des arrestations. »

Les cris se font plus intenses, certains se font provocateurs. Je me tourne vers Caroline, elle ne sourit plus. Sa bouche est fermée et derrière ses lunettes je remarque à quel point sa peau est blanche. Elle est inquiète.

« Votre manifestation est déclarée illégale, nous pourrions procéder à des arrestations. »

On attend sans bouger. On reprend les slogans qui sont lancés à l'écho de la rue. « La loi spéciale on s'en câlisse. », « A qui la rue ? A nous la rue. », « Charest Wouhou ! », « On veut étudier, on veut pas s'endetter ». Puis soudain, la foule fait demi-tour. Caroline essaie de voir ce qu'il y a devant. On se met à courir avec les autres, on panique. On entend des tirs, des

mégaphones inintelligibles. Le goût des lacrymogènes, du poivre de Cayenne, le son des bombes assourdissantes. Oui, nous aurons appris tout cela. Maintenant, des arrestations. Des bus de ville vides, leur affichage électronique faisant scintiller le mot « réquisitionné ». Je m'adresse, d'une voix posée, à Caroline.

_ Que fait-on ?

Sa tête tourne sans cesse, dans tous les sens, je vois ses yeux et je comprends. Elle cherche à savoir ce qu'il se passe. Je vois ses yeux et je ne vois qu'une seule chose, tout est unanime, c'est la confusion. Je retente mon interrogation. Je n'ai pas de réponse. Caroline est professeure d'école.

_ On reste ?

Je n'attends plus de réponse. Je lui souris. Je prends mon appareil photo. Je ferme un œil de manifestant, un temps, pour garder ouvert un œil d'étranger.